

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel ALBERT

Des objections contre la langue internationale (Fin)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 22, p. 134-137

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Des objections contre la langue internationale

(Fin)

Les conditions dans lesquelles se développe en extension la langue internationale sont totalement différentes. Il n'y a plus de migration de peuples, mais simple transport, surtout par le livre, d'une langue commune. Il n'y a plus séparation de races, mais au contraire, interpénétration de plus en plus grande. — La distance n'est plus une barrière, car « sans cesse les moyens qu'ont les hommes de communiquer entre eux s'améliorent, et par suite la terre semble se rapetisser ». ⁽¹⁾ En un mot, tout ce qui a fait la fécondité linguistique de l'indo-européen n'existe plus aujourd'hui, ou est notablement diminué.

De plus le rôle de la L. I. est la meilleure sauvegarde de son unité, et loin de lui nuire, son extension même arrêtera son évolution, car « ce n'est pas dans des champs bornés et sans contact, dans des pays isolés les uns des autres et sans rapport que la langue internationale évolue, c'est sur l'arène même du globe terrestre entier... Il nous est impossible d'admettre que la langue internationale, employée *internationalement* par suite de son rôle même, puisse évoluer autrement qu'internationalement, c'est-à-dire d'une manière uniforme sur toutes les parties de son domaine. Les différences locales, les transformations particulières qui se produiraient par l'effet de l'isolement, seront annihilées et même prévenues *par l'action générale et réciproque de tous*, puisque cet isolement *est impossible*, par suite même des rapports *internationaux entre gens de tous pays* qu'il est dans le rôle de l'Ido d'établir et de maintenir partout » ⁽²⁾.

La linguistique nous donne encore un autre enseignement : « Une langue écrite est toujours un peu une langue savante, et elle tend à se donner ses tours propres, son

(1) A. Meillet : op. cit.

(2) L. de Beaufront : art. cit.

vocabulaire propre, qui durent indépendamment de la langue parlée » ⁽¹⁾. Donc même dans les langues naturelles, il y a une certaine fixité.

Or, la langue internationale, puisque nous la voulons artificielle, a bien des rapports avec les langues écrites ; sa norme est fixée soit pour l'orthographe rigoureusement phonétique, soit pour la grammaire essentiellement rationnelle, soit pour le vocabulaire, qui est international. C'est donc dire avec Couturat, qu'une telle langue est « unique, la même sur le papier qu'à la bouche, et qu'elle n'admet ni dialectes provinciaux, ni locutions familières, ni expressions d'argot » ⁽²⁾. On conçoit aisément aussi qu'elle échappe plus facilement à l'évolution que toute autre : les facteurs sociaux, surtout, dont le pouvoir de différenciation est si considérable ⁽³⁾, ont moins de prise sur elle, puisque la L. I. n'est pas la langue d'un groupe, mais celle de tout le monde.

Enfin, la L. I. n'est pas une langue maternelle, mais au contraire, est et restera une langue étrangère pour ceux qui l'étudieront ou la posséderont. Or, l'histoire du langage ne peut nous apprendre et ne nous apprend nullement que les différents peuples lui feront subir, *chacun à sa manière*, des altérations et des transformations. En effet, l'observation nous montre que ce n'est pas sur une langue étrangère, mais bien sur son propre idiome, qu'un peuple opère dans le sens redouté. Il n'applique pas à une autre langue ou du moins ne le fait pas systématiquement et volontairement, les lois phonétiques qui régissent la sienne. Il fait même tous ses efforts pour observer le mieux qu'il peut celles de cette autre

(1) A. Meillet : op. cit. p. 205.

(2) Hist. de la L. V. p. 563.

(3) Cf. A. Meillet : **Linguistique générale et linguistique historique** ; au ch. : **Différenciation et unification dans les langues**, p. 123. Il est dit notamment : « Chaque différenciation sociale a chance de se traduire par une différenciation linguistique ».

langue, sachant bien que s'il s'en éloigne trop, il ne sera plus compris. Un Français qui prononce *espérer*, n'ajoute pas de *e* à *sperare* italien ou latin ; alors qu'il dit *père*, il n'a pas de peine à prononcer *pater* ou *padre*. Max Müller citait, un Moaurk qui prononçait les sons labiaux avec la plus grande facilité, bien que sa langue n'en eût pas un seul.

Il nous est loisible de déclarer maintenant que les idistes ne refusent pas une certaine évolution qui assure à leur langue toute sa valeur. Et même, il est peut-être trop pompeux d'appeler de ce nom la naissance et la mort des mots, c'est-à-dire, les changements que subissent inévitablement au cours des siècles les vocabulaires de toutes les langues. Quand à la grammaire, celle de l'Ido a dès maintenant sa physionomie générale et les transformations qui pourraient se produire sont de minime importance et ne gêneraient pas celui qui les ignoreraient.

Cette évolution — passons le mot ! — est réglée par un organe spécial, l'*Akademio Idista* qui discute l'adoption de tous les mots nouveaux. (On le voit, jusque dans ses moindres détails, *l'ido* est, non pas « de MM. de Beaufront et Couterat » comme le dit Albert Dauzat, mais l'œuvre d'une collectivité internationale). S'il est impossible de réglementer l'évolution d'une langue vivante, il n'en est pas de même de la L. I. ; et l'effort de l'*Akademio Idisto* n'est pas si problématique qu'on veut bien le croire : il mérite, au contraire, le même éloge que donnait Otto Jespersen, (dans une série de conférences à University-Collège de Londres, en juin 1920) à celui des premiers Idistes : « Le travail fait entre 1908 et 1914 par les Idistes dans leur revue *Progresso* ⁽¹⁾ indique un pas en avant très important et la langue *Ido*, grâce à

(1) Elie Blanc, dans son Dictionnaire de Philosophie ed. 1909, col [84], confond, croyons-nous, la revue **Progresso** avec la langue **Ido** qu'elle propageait.

ces efforts de collaborateurs de nombreux pays a atteint un si haut degré de perfection, que je n'hésiterais pas à conseiller son adoption comme langue officielle de la Société des Nations ».

QU'IL EN SOIT AINSI !

MARCEL ALBERT.

Note. — Nous croyons utile d'indiquer ici la composition du **Comité de la Delegitaro** qui adopta à l'unanimité l'Espéranto réformé. Certains ont ensuite renié leur parole et ont fait Schisme (entre autres, Emile Boirac).

Secrétaires : MM. **L. Leau**, docteur es sciences,

L. Couturat, docteur es lettres.

Membres : MM. **Manuel C. Barrios**, doyen de la Faculté de Médecine de Lima, président du Sénat du Pérou.

J. Beaudouvin de Courthenay, professeur de linguistique à l'Université de St-Pétersbourg.

Emile Boirac, recteur de l'Université de Dijon et président du Comité linguistique espérantiste.

Ch. Bouchard, Membre de l'Académie des Sciences de Paris.

R. Eötvös, membre de l'Académie Hongroise des Sciences.

W. Föster, ancien directeur de l'Observatoire de Berlin.

G. Harvey, éditeur de la **North American Review** (New-York).

Otto Jespersen, professeur de philologie à l'Université de Copenhague.

S. Lambros, ancien recteur de l'Université d'Athènes.

C. Le Saige.

W. Ostwald, professeur émérite de l'Université de Leipzig.

Hugo Schuchardt, membre de l'Académie impériale des Sciences de Vienne.